U d'/of OTTAWA
39003002483765
PQ
2275
.H24B4
1882

B9

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/benjaminrozesnou00henn

Léon HENNIQUE

Benjamin Rozes

NOUVELLE NATURALISTE

Illustrations de Am. LYNEN

HENRY KISTEMAECKERS

ÉDITEUR

A BRUXELLES

A Victor Stork

Souvenir bien amical

Léon Hennique

Benjamin Rozes

BRUXELLES

IMPRIMERIE A. LEFÈVRE, RUE ST-PIERRE, 9.

Léon HENNIQUE

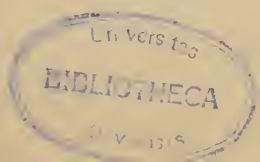
Benjamin Rozes

NOUVELLE NATURALISTE

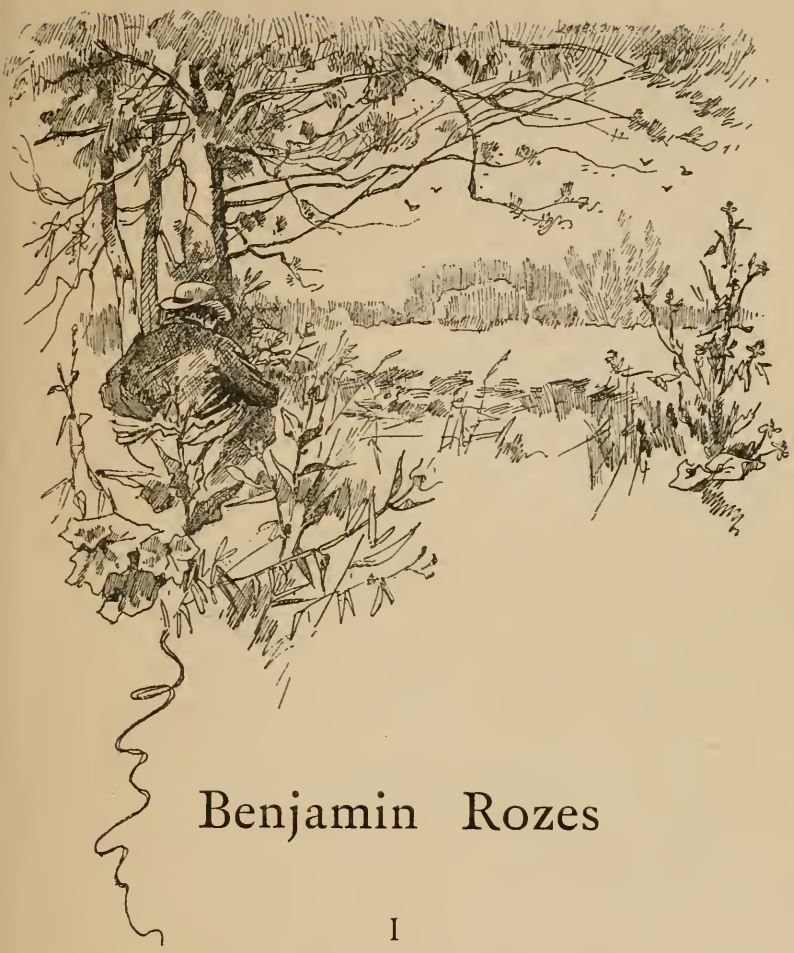
Illustrations de Am. LYNEN

A BRUXELLES
CHEZ HENRY KISTEMAECKERS, EDITEUR

Tous droits réservés.



PQ
2275
.H24B4
1882



Benjamin Rozes

I

Le matin où il s'aperçut de ce qui lui survenait, durant sa promenade habituelle, le long d'une petite source dont la voix était

rieuse, presque à l'entrée d'un bois situé à une demi-lieue du pays natal, M. Rozes, accroupi, déculotté, ancien notaire, se releva tout pâle.

La journée de juillet s'annonçait splendide. Mille fleurettes piquaient l'herbe ; un souffle parfumait la solitude, agitait les bosquets, cou-

rait sur les touffes d'orties. Des gueules-de-loup sauvages formaient un tas jaune. Dominant un coin d'éclaircie, un orme, les feuilles retroussées par une brise haute, semblait criblé de papillons verts.

— Diable ! murmura M. Rozes.

Deux loriots se mirent à siffler.

— Diable ! diable ! répéta M. Rozes.

Autour du bois, dans le bleu du ciel, au-dessus de la plaine cultivée, les alouettes prenaient des bains de soleil.

— Sapristi ! fit encore M. Rozes.

Des pièces de trèfle et de luzerne ressemblaient à de grands tapis de velours. Quelques nappes d'or s'étalaient déjà ; des champs achevaient de mûrir, houleux parfois, fuyant vers les lointains en lignes de plus en plus minces ; et parmi les verdures basses, des envahissements de coquelicots, çà et là, faisaient des ceintures aux moissons, les ornaient de taches vermeilles. Juchée sur une hauteur, au bout d'une route droite, encaissée, assez large, une sorte de maigre ville rompait la ligne d'horizon, dressait un clocher, éclatait en une suite de toits et de murs clairs empanachés d'arbres.

Les minutes s'écoulaient. Un instant, le chapeau de M. Rozes se promena derrière un brouillard d'épis barbus, s'arrêta, fut comme un gros champignon, se remit en marche,

puis l'ex-notaire apparut, lui-même, tout entier, sur un des talus de la route.

Il était tiré à quatre épingles, coiffé d'un panama irréprochable. Aucun poil trop long ne déparait sa chevelure bien taillée, ses moustaches courtes, son collier de barbe blanchissante. L'œil était doux, le nez ordinaire, la face plate. Sa redingote bleue, échancrée, permettait d'apercevoir un bas de gilet fabuleusement propre, une chaîne de montre arrondie sur son ventre, mais une chaîne particulière, digne d'un homme riche, composée d'anneaux en platine et de lapis-lazulis. Ni gras, ni maigre, M. Benjamin Rozes (ainsi désigné dans le pays pour le distinguer de son frère Alfred, rentier) avait sa canne à bec de corne, un pantalon gris-perle, des guêtres.

Il fut vite sur la route, malgré ses cinquante-cinq ans. De tristes réflexions devaient l'absorber, car il allait, tête pesante, par longues enjambées, sans cette pensée consolatrice d'un *Créateur* que, très souvent, lui suggéraient les magnificences de la nature, le soleil et le bien-être des matinées chaudes.

Il n'entendit pas le bonjour d'un vieux ter-

rassier; celui-ci passa, en bras de chemise, la poitrine nue, ses outils sur l'épaule. D'ailleurs, la route était presque déserte; seuls, des grillons cliquetaient dans l'herbe. Quand la brise soufflait sur les talus, leur gazon paraissait plus vert, et elle soulevait une poussière qui détalait prestement. Les poteaux du télégraphe bourdonnaient comme des guitares fêlées.

Cependant la route devint plus populeuse, et petit à petit, les travailleurs commencèrent à pulluler.

— Bonjour, monsieur Benjamin, disaient-ils.

A cent mètres de la ville, un véritable concert l'assaillit. Hommes, femmes, enfants, le nouveau vicaire, tout cela se mit à crier au milieu d'un tapage de gros souliers et de sabots contre le sol :

— Bonjour, monsieur Benjamin. Bonjour, monsieur Rozes.

Des chiens le reconnaissaient; un ânon cessa de braire; le brigadier de la gendarmerie ôta son képi. Par-dessus les haies d'épines, derrière les sureaux chargés de grappes noires,

dans les potagers où des soleils, sur de minces tiges, le regardaient comme des figures, à tout moment des voix partaient, lui jetaient un bonjour jovial.

L'ancien notaire se contentait de frôler son chapeau. On se regardait très étonné.

Qu'avait donc M. Rozes, pour se sauver ainsi? Pourquoi ne le voyait on point, à l'exemple de chaque jour, se planter n'importe où, les jambes ouvertes, dans son étrange roulis de tout le corps, jacasser de la pluie, du beau temps, des récoltes, s'informer du cousin parti soldat, de la vache prête à vêler, du catarrhe de la grand'mère, des moutards, de la première chose venue, puis brusquement, tirer de sa poche une fine paire de ciseau, se couper un poil de barbe, avec une moue du visage? Oui, quel malheur venait donc de frapper M. Rozes?

Il se garait à peine des chariots; il ne donna même pas un coup d'œil à la forge, où, pourtant, on ferrait la jument de son gendre et successeur; il n'entra pas à l'auberge du *Paon Rouge*, tenue par un de ses anciens domestiques; il ne s'occupa point de la mare commu-

nale, où, ce jour-là, dans le soleil qui allumait les eaux bourbeuses, une bande de canards jouait, nageait, plongeait avec un entrain de tous les diables. — Il avait oublié de saluer le cimetière !

Les premières maisons de la ville semblèrent obscurcir encore l'ennui du notaire ; il marcha plus vite. Un indéfinissable sentiment, de la honte peut-être, lui courbait l'échine, lui

restituait ses jambes de la vingtième année. Il se précipita dans une ruelle. Des murailles filaient à ses côtés, lui faisaient l'effet de montagnes entre lesquelles il se sentait maigre et chétif. Son panama le fatiguait. Soudain, une ombre se dessina devant lui; M. Rozes leva les yeux et reconnut le fils Michaut, un immense cuirassier en permission depuis quelques jours. L'un et l'autre essayèrent de se céder le pas, mais sans y parvenir. Quand le notaire allait à droite, le fils Michaut se dirigeait vers la droite, et plusieurs fois ils opérèrent le même manége. Néanmoins, le fils Michaut finit par ne plus bouger, et le notaire put continuer son chemin, poursuivi par le craquétement sec des basanes du soldat.

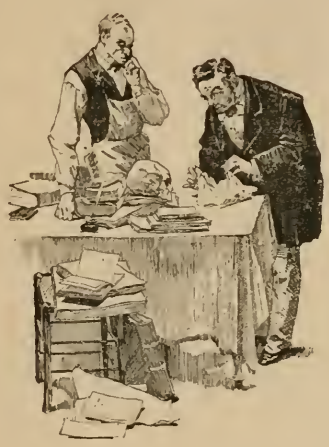
Cinq minutes après, M. Rozes sonnait à une porte où, sur une plaque de cuivre, on pouvait lire : *Pédoussault, docteur-médecin, successeur de M. Coquidé.*

Ce fut Pédoussault, en tablier bleu de jardinier, qui vint ouvrir.

— Tiens! monsieur Benjamin... enchanté de vous voir !... Et quelle maladie vous amène?

— J'ai quelque chose à vous montrer, répondit le bonhomme. Il était en sueur, tout tremblant; des larmes lui montaient aux yeux, mais il se calma, le médecin lui demandait :

—Voulez-vous que nous passions dans mon cabinet?



— J'allais vous en prier.

M. Pédoussault ouvrit une porte, et, quand ils eurent pénétré dans une petite pièce, meublée seulement d'une glace, d'une table en acajou, d'un fauteuil et d'un divan recouverts de cuir noir, il fit asseoir son client.

— Eh bien, mon cher monsieur?

— Personne ne peut nous entendre?

— Personne.

— Alors, voilà!... Soyez sans inquiétude, il y avait une source, j'ai pris soin de le laver.

Le notaire farfouilla un instant les poches de sa redingote, puis, avec mille soins, en tira son mouchoir, qu'il déploya, les mains nerveuses, sur un des coins de la table.

— Regardez, murmura-t-il.

M. Pédoussault se pencha. C'était un jeune homme à l'air vieux, blond, sans barbe, et longtemps il s'abîma dans une muette contemplation. Des moutons, au loin, poussaient des vagissements. Un bourdon égaré piquait des tête contre la glace.

A son tour, M. Rozes demanda :

— Eh bien?

— C'est vous qui avez fait ça?

— Oui... tout à l'heure.

— Sacristi! dit le médecin.

Puis, au bout d'un nouveau silence :

— Vous pouvez vous vanter d'avoir un tœnia des mieux conditionnés.

— Un tœnia?

Benjamin Rozes ouvrait de grands yeux.

— Tœnia ou ver solitaire, comme vous voudrez.

Et, la bouche satisfaite, M. Pédoussault ajouta :

— Peut-être un bothriocéphale... je serais assez porté à le croire.

— Oh ! soupira l'ancien notaire.

— Oui, reprit le docteur, peut-être un bothriocéphale. Le bothriocéphale est généralement moins long que le tœnia vulgaire ; on assure qu'il passe rarement douze à vingt pieds.

— Vingt pieds!... vingt pieds! balbutiait le notaire à demi suffoqué... J'aurais vingt pieds de bothriocéphale dans les intestins ?

Le docteur Pédoussault ne répondit pas ; il travaillait sa mémoire, mais bientôt, pareil à un écolier sûr d'une leçon, il s'emballa.

— Le bothriocéphale est le plus souvent de couleur grise ; il est plus mince, plus large, à anneaux moins longs que le *tænia vulgaris*. Sa tête n'est pas plus volumineuse, mais elle a la forme plus ovoïde, et n'a que deux orifices papillaires au lieu de quatre. Le col de ce ver

n'est pas distinct du corps. Quelques auteurs le disent laineux, au miscroscope...

— Hélas! de quel monstre me parlez-vous? s'écria le notaire.

Pédoussault était lancé, il ne s'arrêta point.

— Le corps du bothriocéphale se compose d'anneaux courts, comme j'ai eu l'honneur de vous l'affirmer. Ces anneaux n'ont pas de pore latéral, mais un pore facial, ou sorte de fossette au centre de laquelle un petit dard, une épine conduit à l'oviducte. La queue de la bête se termine d'ailleurs carrément, en cela semblable à celle du tœnia commun.

— Seigneur! fit M. Rozes.

Son sang se glaçait, et, perdant la perception du milieu où il se trouvait, un immense découragement le conduisit à fixer un bout de papier qui traînait non loin de lui, recroquevillé, sur une des lames du parquet.

A présent, ravi de son savoir, le jeune Pédoussault avait un sourire épanoui au coin de la bouche. D'ailleurs, l'épouvante de son client l'égayait. Il s'écria :

— Pour la minute, l'important serait de

vous débarrasser de ce locataire incommode.

— Oui, dit M. Rozes.

— Et le plus vite possible, n'est-ce pas? reprit le docteur.

— Oui, répondit encore le notaire.

Il essayait de sourire aussi, mais son sourire se figea quand le médecin, l'œil tranquille, ajouta :

— Ce n'est pas facile, facile... d'autant plus qu'on peut avoir plusieurs bothriocéphales.

— Plusieurs!

— Ça s'est vu. — Ne ressentiez-vous pas, déjà depuis quelque temps, des picotements, des douleurs dans la région épigastrique?... autour du nombril?... des ondulations dans l'abdomen, des borborygmes, des coliques?... N'aviez-vous pas un appétit fort vif? des digestions pénibles?... une toux avec sputation fréquente de salive?... des vomissements?... un sommeil entrecoupé?... des mouvements convulsifs?... de la tristesse?

A chacune des questions, M. Rozes répondait par un geste, tantôt négatif, tantôt affirmatif. Un sentiment de stupéfaction doulou-

reuse lui dilatait les prunelles, lui communiquait presque les symptômes dont on lui parlait. Il devenait de plus en plus blême. Alors pour le rassurer :

— Voyons, monsieur Rozes, dit le médecin, un peu de courage!... Tranquillisons-nous... Il ne faut pas nous laisser abattre. Que diable! vous êtes un homme, ne vous exagérez rien. On vous guérira, on vous délivrera, très vite,... du moins, je l'espère.

Un rayon de soleil se promenait sur le gilet de M. Rozes, emplissait d'étincelles sa splendide chaîne de montre, donnait au bonhomme un air cossu, malgré sa tête bouleversée.

— Et quelle méthode comptez-vous employer? Souffrirai-je beaucoup avant de guérir?

Sérieusement, Pédoussault répondit :

— Ni la méthode de Beck, ni celle de Clossius... ni celles d'Hufeland, de Lagène, de Mathieu, de Mme Nouffer, du professeur Dubois, mais la mienne, la meilleure... la vraie! Nous commencerons le traitement demain. — Venez voir mes poiriers.

— C'est que l'heure de mon déjeuner appro-

che, insinua le notaire... Ma femme pourrait s'inquiéter.

— Ah!... il a faim, dit le docteur... Très bien, ne le contrariez jamais.

— Qui?

— Le bothriocéphale.

Un frisson parcourut le notaire. Mais déjà Pédoussault lui serrait la main.

— Mes respects à madame, je vous prie... Et veillez à lui donner ce qu'il aime... Je serai demain chez vous à la première heure .. Au revoir.

— Pas un mot à qui que ce soit, n'est-ce pas? Je vous recommande le secret le plus absolu.

— Pour qui me prenez-vous?

— A demain.

— Vous avez votre morceau de ver?

— Oui, dans mon mouchoir.

Les deux hommes échangèrent une nouvelle poignée de main, et Benjamin Rozes se dirigea vers sa confortable maison.

A cette heure, la ville déjeunait, fenêtres ouvertes, et des éclats de rire, des conversations, un cliquetis gai accompagnaient M. Rozes.

— Voilà des gens heureux ! pensait-il.

Son mal lui apparut datant de loin déjà ; une mélancolie pleureuse s'emparait de lui, l'apitoyait sur son propre sort. D'ailleurs, son estomac criait famine, appauvrissait encore la misère de ses idées ; et il se rappela une de ses filles, morte à la fleur de l'âge. Alors, il fut tout à fait malheureux, parcourut sa vie, enchaîna des mésaventures passées à des tourments véritables, s'entoura des cadavres de sa famille. Quand il faisait son droit, jadis, à la faculté de Douai, n'avait-il pas échoué une première fois à chacun de ses examens ? Une couturière, son unique passion d'étudiant, s'était jouée de lui pendant quinze mois, avait failli le cribler de dépenses. Son mariage, retardé par une entorse, lui revint en mémoire. Des saignements de nez avaient compromis son adolescence ; il était une victime des élections municipales. Certes ! le destin devait lui en vouloir, car aujourd'hui, malgré sa dette si largement payée à la souffrance commune, malgré les quelques infirmités inhérentes à l'âge mûr, pour l'achever sans doute, voici qu'un tœnia, non pas un tœnia vulgaire, mais

un bothriocéphale, s'occupait de le dévorer. Et peu à peu, inconsciemment, accablé, vieilli par ses pensées, M. Rozes se mit à traîner la jambe, à s'appuyer d'un bras plus lourd sur sa belle canne en jonc luisant.

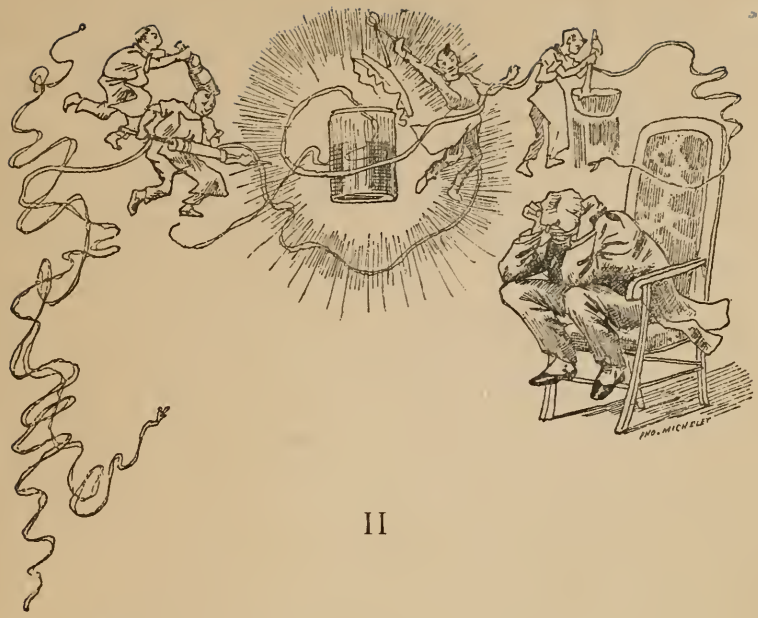
Le soleil prenait la rue en longueur, surchauffait les maisons, rôtissait le ventre de l'ancien notaire, tandis que devant lui, à une cinquantaine de mètres, rabougri et noir, l'hôtel de ville, jeté sur les pavés comme un pont couvert sur de l'eau, semblait trop pesant pour sa voûte pleine de lumière. Des hirondelles, à tout moment, la traversaient avec des cris.

Cependant, de loin, M. Rozes aperçut sa maison, dont les briques rouges, les volets nouvellement peints, éclataient comme une preuve de richesse tranquille, et il se calma. Une chose le tarabustait bien encore : comment savoir les goûts du bothriocéphale? mais un appétit désordonné lui fit juger prudent de manger le plus tôt possible.

Mme Rozes l'attendait. Au récit du fatal événement, elle fondit en larmes. Le déjeuner fut maussade, les mets pleins d'amertume.

Et ce jour-là, pour la première fois depuis dix ans, on ne vit l'ex-notaire, ni à la gare à l'heure des trains, ni au cercle, à midi et demie sonnant, ni à trois heures chez son gendre, maître Perrin, ni à quatre heures précises, en train de pêcher à la ligne, sous ses peupliers, dans sa petite propriété du bord de l'eau, ni sur l'Oise, à cinq heures, dans sa barque.

Le spleen tenait Benjamin Rozes. M. Coquidé, dont Pédoussault avait épousé la fille, lui avait pourtant dit, une semaine auparavant : mon gendre sera de l'Académie de médecine ! mais l'ancien notaire avait beau ruminer cette phrase, elle ne parvenait point à le distraire : son bothriocéphale était triste.



II

Trois fois, les pendules sonnèrent dans le silence de la maison. L'horloge de la cuisine commençait, lointaine, avec timidité; d'autres voix lui répondaient, au premier étage, à l'entresol, puis cela se terminait par un charivari clair.

Cependant, maître Rozes, échoué sur un coussin, au fond de son grand fauteuil en tapisserie, somnolait, languissait, s'attristait de plus en plus, de temps à autre poussait un soupir caverneux. Une mèche de sa chevelure correcte lui glissa vers l'œil, il ne la releva

point. Qu'allait-il arriver ?... Pédoussault parviendrait-il à déloger la bête ?

L'avenir s'annonçait impénétrable.

Des sueurs froides couvraient le brave homme à la pensée que, maternellement, il portait dans ses entrailles, comme les femmes

enceintes, un être, quel être! nourri par lui, vivant par lui, grâce à d'étranges moyens. Et il se le représentait tantôt vorace, tordu en de folles ondulations, agitant une tête fine, pointue, tantôt, au mépris des plus vulgaires

notions d'anatomie, dormant en rond le long de sa colonne vertébrale, ainsi que jadis il avait vu des serpents entrelacés à des branches, à Paris, derrière les vitrines du Jardin des Plantes.

Mme Rozes ne savait à quelle sainte se vouer. Mince, pâle, coiffée de bandeaux plats, le nez bouffi, serrée dans une robe de cachemire grenat, elle contemplait son mari, dont l'attitude était navrante.

Jamais, au grandissime jamais, dans le pays, jusqu'à ce jour, un ver solitaire n'avait osé s'attaquer à un homme considérable et considéré comme l'était M. Rozes ; pourquoi donc une pareille violation de territoire ? N'avait-on pas le meilleur boucher de la ville, un philtre perfectionné, des légumes choisis entre tous, mille habitudes de propreté ! Les consommations du cercle où Benjamin, chaque après-midi, prenait un verre de bière, ne venaient-elles pas d'une excellente maison ? Quel restaurant pouvait se vanter d'avoir vu M. Rozes depuis... depuis...

Et Mme Rozes entamait déjà un maigre calcul, quand une inquiétude lui traversa l'es-

prit : le ver solitaire! cela se communiquait-il?...

Plusieurs frissons la parcoururent, mais un coup d'œil jeté en arrière sur trente ans d'affection réciproque fit envoler cette fumée d'égoïsme.

Le salon où on s'était retiré, le déjeuner fini, un salon où les visites pénétraient seules, avait un aspect aventureux, grâce à son parquet, dont les lames cirées à outrance, malgré l'épaisseur des volets fermés, luisaient comme de la glace. Dans un coin, sous une housse, un piano ressemblait à un catafalque. Deux tapis neufs, l'un devant la cheminée, l'autre aux pieds d'un antique bahut, rappelaient vaguement l'Orient, ses marchandises à vil prix. Un canapé, quelques fauteuils, six chaises se morfondaient le long des murs; et juste au centre d'une table à trois pieds, ornée d'un marbre, entre des albums de photographie : celui des étrangers, celui de la famille! un palmier nain attaqué de névrose se dépêchait de vivre au-dessus d'un cache-pot trop petit, badigeonné de fleurs champêtres.

Un tel affaissement chez un ancien notaire,

son mari, homme d'humeur égale, stupéfiait Mme Rozes, la laissait rêveuse.

— Benjamin, à quoi penses-tu? demanda-t-elle tout à coup.

Lui, la tête pleine de tourments, tracassé par une légère douleur du côté de l'estomac, poussa un nouveau soupir, répondit :

— A rien... je me contente de souffrir.

Puis il ajouta, la voix creuse :

— J'ai un bothriocéphale!... à mon âge!... moi! N'est-ce pas ridicule?

— Mon Dieu, murmura la bonne dame; comme tu te fais de la bile!

Sous les fenêtres du salon, à chaque instant, des voitures, des charrettes passaient avec fracas, mais les curiosités de M. Rozes ne suivaient plus leurs pérégrinations sur les chemins poussiéreux, dans les paysages connus; et il n'évoquait ni le visage des voyageurs, ni le grand fouet sautillant des cochers, ni le cahotement des capotes secouées par les vieux ressorts des guimbardes.

— Mon pauvre Benjamin!... mon pauvre Benjamin! répétait Mme Rozes.

De l'ennui tombait des corniches, emplissait l'atmosphère du salon; Mme Rozes bâillait derrière sa main. Le tic-tac de la pendule, sur la cheminée, allait un train d'enfer, et parfois semblait sortir des lampes à ses côtés, parfois du piano, parfois d'une chaise, toujours la même.

— Tu devrais te secouer un peu, Benjamin.

— Me secouer!... me secouer!... grogna M. Rozes... si tu crois que je suis en train de me secouer!

Il se leva pourtant, se mit à marcher les deux mains sur son ventre, au fond de ses poches,

et le bruit de ses pas dans la pièce close apportait de la diversion à ses pensées.

Quelque chose, un cordon de sonnette ! soudain rappela au notaire le morceau de ver négligé pour les tourments de l'heure présente; comme à tous les esprits impressionnables et plats, l'idée de le conserver lui apparut.

— De l'alcool ! fit-il.

Puis s'adressant à sa femme :

— As-tu de l'alcool ?

— Non, mon ami, mais Suzanne pourrait aller en chercher. — Pourquoi faire ?

— Parbleu ! pour conserver ça.

Et il prit son mouchoir, l'étala encore, mais cette fois très complaisamment, avec l'arrière-satisfaction d'en effrayer sa femme, et l'âcre plaisir d'un malade déjà ancien, qui peut toucher sa maladie du doigt.

— Tiens ! s'écria-t-elle, on dirait du macaroni.

Cette manière d'envisager son tœnia blessa M. Rozes.

— Oui, répondit-il, sèchement.

Elle le considéra, l'œil abasourdi, mais ne sachant que penser, craignant aussi d'avoir

lâché une bêtise, de ne pas trouver de mots assez forts pour exprimer la sincérité de sa commisération, elle se dirigea vers la porte, balbutiant :

— Je vais envoyer Suzanne chez le pharmacien.

Benjamin Rozes l'arrêta.

— Pas Suzanne, dit-il... Suzanne est bavarde... Elle irait tout raconter. Mon bothriocéphale a vingt pieds de long... Pense donc ! si on allait savoir.

— Alors, quoi?

— Du cognac fera l'affaire, décida Benjamin. Il vaut mieux sacrifier une bouteille de cognac.

Mme Rozes se dépêcha vers la salle à manger. D'incommensurables reptiles peuplaient son imagination ; elle les voyait s'élancer, puis se tordre dans des blancheurs lumineuses.

Quand elle fut devant le buffet, elle l'ouvrit lentement, choisit une bouteille à moitié vide, avisa un pot de confiture dont les facettes bien nettoyées brillaient à l'ombre d'une étagère, et revint au salon, ses trouvailles à la main.

Maître Rozes, debout, continuait à inspecter le fruit de ses entrailles.

— Me voilà! fit Mme Rozes.

Elle déboucha la bouteille et versa le cognac, dont le parfum se répandit, capiteux, dilatant les narines de M. Rozes. En ménagère sa-

vante, la brave dame sentit se réveiller tous les instincts d'économie épars dans son système nerveux.

— Du si bon cognac! dit-elle tristement, c'est dommage!

Benjamin ne l'entendit pas; la face attentive,

déjà penché au-dessus du pot de confiture, avec adresse, il s'occupait à faire glisser hors de son mouchoir le morceau de tœnia. Celui-ci résistait, presque sec à cause de la chaleur, mais la persévérance du notaire en eut raison, et il tomba dans le liquide, en un petit paquet qui fit sauter des gouttes. Les manchettes si impeccables de M. Rozes en furent maculées.

Alors, on s'approcha de la porte de la salle à manger restée ouverte, et là, dans la traînée de lumière que d'épais rideaux blanchissaient encore, le bocal s'éleva au milieu d'un silence grave.

Le cognac scintillait piqué d'or, le morceau de tœnia prenait des proportions plus larges, et il ressemblait à ces serpents que les marins apportent de très loin, au fond d'étranges flacons pleins d'eau-de-vie.

Ce rapprochement surprit M. Rozes lui-même; il en vacilla sur sa base. Ses intestins lui apparurent furieusement carminés, tels que les planches d'un livre de médecine lui en avaient montré jadis, un soir, chez le docteur Coquidé, et il vit son pauvre diable d'abdomen

percé à jour par les voracités du bothriocéphale.

A cette minute, la sonnette se mit à cabrioler dans l'entrée de la maison, comme prise de folie; elle tintinnabulait d'abord, pareille à une clochette d'église, puis brusquement s'enlevait, se cognait, se renversait avec un carillon enragé.

— Encore Jeanne qui fait des siennes! dit Mme Rozes.

— Oui, accentua le notaire, toujours cette petite imbécile!... je vais lui donner un bon soufflet.

— Oh! Benjamin, tu ne feras pas ça.

Mais Suzanne, la cuisinière, venait d'ouvrir la porte, et, assourdie par la distance, par les obstacles à traverser, une voix d'oiseau, légère et flûtée, demandait :

— Grand-père est là?

— Oui, mademoiselle Jeanne... Vous savez bien qu'on vous a défendu de sonner si fort.

— J'avais oublié, se contenta de répondre la gamine, et elle riait.

M. et Mme Rozes passèrent dans la salle à manger, fermèrent à clef derrière eux la porte

du salon, attendirent. Alors leur petite-fille entra, la frimousse mignonne, ses cheveux blonds retenus au sommet de la tête par un ruban. Elle avait six ans; un tablier jaune soutaché de rouge garantissait sa robe, et au-dessus de chaussettes gros-bleu, on apercevait ses mollets grêles, brunis par le soleil. Comme elle se sentait fautive, elle se montra gentille, pateline, embrassa ses grands-parents avec une explosion de tendresse. M. Rozes n'eut même pas le courage de la gronder.

— Jeanne, tu vas tâcher d'être sage, n'est-ce pas? dit Mme Rozes. Ton grand-papa est malade.

— Ah! fit la petite.

Puis, après un moment de réflexion :

— Pourquoi n'est-il pas couché? quand on est malade, on se couche.

Et sautant à une idée plus amusante, elle ajouta :

— Je vais voir les poules.

M. et Mme Rozes la suivirent. Ils traversèrent un vestibule dont les dalles semblaient pommadées, n'avaient pas une éraflure, et débouchèrent dans une cour soigneusement

entretenue, où, au pied d'une muraille tapissée de lierre, sous un coup de soleil aigu, dominant une minuscule pièce d'eau peuplée de poissons rouges, quelques rochers de tournure artificielle, çà et là, se hérissaient piqués de fleurs et de feuillages aquatiques en zinc. L'ex-notaire en avait trouvé l'ordonnance, et ce coin était sa gloire! mais un accès de délicatesse, accès maladif sans aucun doute, lui révéla brutalement la mesquinerie de sa conception.

— Jeanne, ne tourne pas la manivelle, cria-t-il, Jeanne, veux-tu bien finir?

Bast! il était trop tard. Des hauts lys violacés, du cornet d'argent des arômes, de la coupe crênelée des nénuphars, de la pointe verdâtre de certains boutons s'échappèrent avec un murmure gai des fusées d'eau qui montaient, pareilles à des aigrettes, se croisaient comme les épées d'une panoplie, scintillaient, se laissaient choir en cascades; tandis que, sous les rides et les figures du lac embryoniques, les poissons rouges, ivres de joie, se livraient à des écarts désordonnés.

L'enfant battit des mains.

— Vois-tu, grand-père... ils sont contents.

Dégoûté de la vie, Benjamin Rozes donna un tour à la manivelle, et les eaux tombèrent, s'entourant d'une dernière fraîcheur.

La petite fille demeura très sotte, avec des envies de pleurer qui lui faisaient trembler les lèvres.

Contre la maison, trois grenadiers, plusieurs lauriers-roses, dans des caisses nouvellement peintes, étaient rangés en bataille; debout sur un fouillis d'arbustes, au bout de la cour, une barrière plantée en un mur bas, séparée en deux par une porte, permettait d'apercevoir une corbeille de géraniums roses, et plus loin, la tige vermeille d'un ricin à larges feuilles.

— Allons, Jeannette, viens voir les poules, dit Mme Rozes.

Elle entraîna l'enfant.

Aussitôt seul, Benjamin jeta un coup d'œil circulaire à ses plantations. Tout se tenait à sa place : aucune main n'avait encore profité de sa maladie pour essayer quelque changement. Il lui sembla cependant que sa femme venait de lui manquer d'égards. En effet, pourquoi l'avait-elle quitté? Ne le savait-elle pas mal à son aise, tourmenté?

Elle n'était pas loin, il est vrai, puisque de la cour où il se trouvait, on entendait la voix calme de Mme Rozes, les jacasseries de l'enfant. Alors, pris d'oisiveté, les cuisses lourdes, machinalement, selon sa vieille habitude, il roula sur ses pieds, de la pointe au talon, considérant la boule de verre qui étincelait comme un fruit merveilleux au sommet du kiosque où il logeait ses poules; et, petit à petit, ses pensées l'abandonnèrent. Elles s'enfuirent d'abord sur l'acacia d'un voisin, puis disparurent, pareilles à une volée de moineaux.

A leur retour, M. Rozes se sentait tout gaillard; on eût dit que le soleil avait assaini ses vieilles chairs, rendu de l'élasticité à ses membres. L'envie lui vint de fumer un cigare, un des cigares de la boîte qu'il n'offrait jamais, un de ces cigares dont la fauve nuance avait le talent de le réjouir, et qu'il n'eut pas fixé au coin de sa bouche avant de se l'être passé sous le nez à différentes reprises. Oui, mais le bothriocéphale!... L'ancien notaire haussa les épaules.

Somme toute, maintenant, malgré ses craintes, malgré ses ennuis récents, malgré la

maladie dont il était sûr, il se supputait fort tranquille, le ventre reposé, la tête badine. Tant pis pour l'animal, pensa-t-il. Et il alluma son havane.

Les premières fumées qu'il en dégagea lui causèrent un bien-être intense. Il fit quelques pas, se retourna et aperçut ses rocailles ornées de leurs plantes raides; elles ne lui semblèrent plus vilaines. Décidément, il renaissait.

L'après-midi était magnifique; le ciel d'un bleu turquoise s'étendait limpide, sans nuées vagabondes. A l'entrée du jardin, une touffe d'héliotropes s'entourait de parfums. M. Rozes les huma délicieusement mêlés aux émanations de son cigare. Un tœnia! un tœnia!... eh bien, oui, un tœnia!... la belle affaire! Est-ce qu'on mourait de ces choses?... Ce brave Pédoussault allait lui enlever ça comme on arrache une dent, et tout serait dit... Parbleu!... Pas mal serin encore un joli cœur qu'il connaissait de s'être occupé d'une pareille vétille?

Une satisfaction rédondante épanouissait la face du notaire. D'un geste, il ramena son collier de barbe en avant, loucha pour

le mieux voir; aucun poil trop long ne le déparait.

La fenêtre de la cuisine était béante, il s'en approcha.

— Eh bien, Suzanne, demanda-t-il en se frottant les mains, que mangerons-nous ce soir?

Suzanne se retourna. Elle venait de soulever le couvercle d'une casserolle, et un jet de fumée blanche s'échappait, montait en s'élargissant.

— Tiens ! c'est vous, monsieur?... Je vous croyais avec madame.

Benjamin réitéra sa question, mais la cuisinière ne voulut pas y répondre.

Alors, la bouche grasse de salive à la pensée qu'on lui ménageait une surprise, Benjamin Rozes s'en fut vers le jardin. Ma femme aura passé par là, pensait-il; elle m'a vu malade... je suis un peu gourmand!... J'aurai un dîner selon mes goûts.

De nouveau inquiet au sujet de sa tenue, tout en marchant il s'examina des bottines jusqu'à la poitrine : pas le moindre duvet; le débraillé des heures précédentes l'avait laissé

intact. Il descendit les marches de son jardin, promena un lent regard sur sa propriété, des capucines aux géraniums, des œillets aux zinias, des verveines aux glaïeuls. D'une chiquenaude, il jeta par terre une chenille en train de lui déchiqueter les feuilles d'un rosier. Le sable de l'allée craquait sous ses bottines. En côtoyant la vigne, tout haut, il dit :

— Nous aurons du raisin, cette année.

— Espérons-le, s'écria Mme Rozes, au bout du jardin. Nous en avons eu si peu l'année dernière.

Benjamin la rejoignit, l'œil tellement radieux, le cigare si cavalièrement dressé qu'elle le fixa, très étonnée.

— Ah! ah! fit-elle, ça va donc mieux?

Lui, par manière de plaisanterie, lui lança de la fumée au visage.

Elle se mit à tousser, riant, suffoquant.

— Est-ce bête! tu sais bien que je n'aime pas le tabac.

— Grand-père, fais-moi la même chose, dis, fais-moi la même chose, cria la petite Jeanne enthousiasmée.

Elle s'était jetée sur l'ex-notaire, lui avait

saisi les mains, et sautait, sautait comme si du caoutchouc, sous ses bottines, l'obligeait à rebondir.

Benjamin Rozes recommença le manége, mais l'enfant toute crispée finit par demander grâce, et l'entraîna vers la volière.

Des poules, un coq de Cochinchine becquetaient des épluchures; quelques pigeons sur leurs perchoirs sommeillaient ou se lissaient les plumes.

— Veux-tu me la donner, ta volière, dis, grand-papa ? demanda Jeanne.

Elle avait des cils presque blancs, fort longs; Benjamin les remarqua.

— Oui, ma mignonne, répondit-il... Tout ça est à toi... Je te donne tout : le coq, les poules, les pigeons.

— Et tes lapins, tu me les donnes aussi? demanda-t-elle encore, enhardie par son premier succès.

— Oui, les lapins ! même celui qui a des yeux rouges, tout... tout! mais à une condition...

— Laquelle ?

— C'est qu'ils resteront ici.

Il eut une bonne grosse joie, tandis que la fillette le regardait, un peu désappointée. Et il l'embrassa.

Derrière eux, à l'ombre d'un sorbier dont les baies étaient mûres, un banc les invitait à s'asseoir. Tous s'y casèrent.

— Cocoorico ! chanta le grand coq, les ailes déployées, la crête haute.

La chaleur du jour commençait à s'évaporer. On ne se parlait plus, l'âme plongée dans une extase médiocre. Le ciel avait des teintes orangées çà et là mêlées à de délicates brumes

grises ; de la placidité montait du jardin, des ruelles environnantes.

— Hou ! fit brusquement M. Rozes.

Sa femme et Jeanne tressautèrent. Lui, éclata de rire. Le bothriocéphale, paraît-il, avait changé d'humeur. Et Benjamin riait

encore, la bouche large, secoué par une quinte qui froissait son gilet, quand les Perrin, mari et femme, se présentèrent à l'entrée du jardin.

Maître Perrin, le gendre des époux Rozes, notaire aussi, mais de taille irrespectable, se pavanait dans un veston d'alpaga. Le chef

coiffé d'un chapeau de paille à bords plats, à large ruban, il possédait un pantalon de coutil, si collant que les tiges de ses bottes se laissaient deviner, couronnées d'un cercle crasseux. Une paire de favoris, le long de ses joues, paraissait être du fil de fer, avoir été fixée là par les mains limailleuses d'un serrurier. Mme Perrin, plus grande que son mari, le nez osseux, portait une robe à pois obscurs sur fond blême, des mitaines en filoselle.

— Vous êtes là, demanda-t-elle ?

Trois voix, sur trois timbres différents, répondirent :

— Oui.

— Ne vous dérangez pas.

On allait se joindre ; maître Perrin, jusqu'alors somnolent, se précipita.

— Eh bien, lança-t-il, que vient-on de nous raconter !... Est-ce vrai ?

— Quoi ?

— Vous avez le ver solitaire ?

Benjamin Rozes devint pâle.

— Comment, vous savez?... déjà ?

— On vient de nous l'apprendre.

— Qui ?

— Mon premier clerc.

— Oh !... c'est trop fort, souffla Benjamin... C'est trop fort !

Il étouffait de colère.

— Où diable votre clerc a-t-il pu savoir ça ?

— Par la buraliste.

— De plus en plus fort !... Me voici dans de jolis draps !

Et comme la petite Jeanne, les yeux écarquillés, demandait :

— Un ver solitaire, qu'est-ce que...

Benjamin Rozes lui coupa la parole.

— Quelqu'un m'aura entendu chez Pédoussault, beugla-t-il. C'est certain !

A présent, des larmes lui envahissaient les cils.

— Oui, bien sûr, quelqu'un m'aura entendu, répéta-t-il plus doucement... Je suis la fable de toute la ville...

Et, navré, il s'abattit sur le banc. L'idée d'accuser Pédoussault ne lui venait pas.

— Voyons, mon père... fit madame Perrin.

Puis elle se tut, incapable de consolations.

Au loin, une caille chantait. Contre le groupe en proie aux mensonges des mélan-

colies, un vent léger balançait les fleurs de neige d'un arbuste.

— Rentrons, dit M. Rozes.

Tous rentrèrent à la queue-leu-leu. A peine dans le salon, Benjamin fondit en pleurs.

Et pourtant, sur la table, au fond du pot de confiture, sous les feuilles pleureuses du palmier, déjà reposait un fragment de son bothriocéphale. — N'importe !

— Laissez-moi seul, s'écria-t-il... Vous m'assommez tous à me regarder ainsi. J'ai besoin de rester seul.

Alors, sans tergiverser, habituée par tempérament aux exigences, aux vexations, à la maussaderie des malades, comme elle était venue, la famille se retira.

III

Le fait est que chacun, à présent, dans la petite ville, connaissait l'accident de M. Rozes.

Comment? Pédoussault aurait pu le dire, mais mieux encore le père Coquidé, un vieillard sec et long comme une allumette, un vieillard dont la face exsangue était ornée de narines prodigieusement bourrées de tabac.

Lentement, le cou cerclé de soie marron, à l'heure où Benjamin abattu par sa première consultation regagnait son domicile, le vieux

docteur avait ouvert la porte du jardin de son gendre, et, après quelques tours et détours parmi les fameux poiriers, après un coup d'œil jeté aux tomates, il était venu s'inviter à déjeuner. Tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, les deux sommités médicales du pays se réunissaient et, le ventre à table, se plaisaient à causer des choses du métier, toujours d'ac-

cord, toujours on ne peut plus satisfaites et fières de leur savante ignorance. Ce fut en plongeant son couteau dans la graisse d'un succulent pâté de canards que Pédoussault confia au père Coquidé le secret de M. Rozes.

Rien ne pouvant stupéfier Coquidé, il ne s'étonna point.

— Tant mieux! Rozes est un pingre, pro-

clama-t-il seulement... Je ne l'ai jamais vu indisposé.

Puis, le nez pincé entre ses doigts, au fond d'un large foulard à carreaux jaunes, il ajouta d'une voix bizarre :

— Il faut le saigner à blanc.

Ce disant, il se moucha trois fois avec des bruits de trompette.

— L'important, reprit-il en s'essuyant... pour nous autres médecins de campagne, est de lanterner la clientèle ; sans lanterneries, pas de foin dans nos bottes... Lanterner ! tout est là... Ça ne fait de mal à personne, le plus souvent... et nous voyons venir les maladies, ce qui est un avantage !

Pédoussault ne répondit pas, mais il se frotta les mains ; il partageait au plus haut degré l'opinion de son beau-père. D'ailleurs, il devait tout au vieux praticien : sa femme, pour le moment aux bains de mer, sa position ! et, par conséquent, le plus profond respect. Il était même allé jusqu'à lui pardonner un vice impardonnable, que celui-ci s'était acquis depuis plusieurs années : l'ivrognerie !

En effet, Coquidé, dont la sobriété avait été

jadis proverbiale, en très peu de temps, depuis la mort de sa femme, était devenu un buveur fieffé; lucide, le matin, il flambait comme un jeune homme, s'épanchait l'après-midi en de sinistres et folles gaîtés de médecin, et cela se terminait le soir par un ahurissement doux.

On ne l'invitait plus à dîner, mais il se consolait en déjeunant le plus souvent possible avec son gendre. Ils mangèrent un bifteck aux pommes soufflées, des flageolets, une forte salade de cresson, chacun une tranche de marolles gras; ils burent du pomard, sirotèrent du café très noir, l'arrosèrent d'un rhum ancien de la Martinique. Quand on se leva de table, selon sa seconde habitude, Coquidé était gris; alors il quitta son gendre, et, le chapeau sur l'oreille, se dirigea vers l'unique cercle de la ville.

Cet établissement prospérait, établi depuis peu sur la place de l'église, et son possesseur, jadis Lacapelle, aujourd'hui Monsieur Lacapelle, s'arrondissait à vue d'œil. D'ailleurs, il était perruquier, marchand de parfumeries.

— Eh bien, quoi de neuf? entendit crier

Coquidé, au moment où il abandonnait la voûte de l'hôtel de ville.

L'ivrogne leva la tête, et aperçut le principal horloger du bourg, un énorme gaillard à longue barbe, sergent des pompiers, bavard et

menteur comme un enfant. Assis à califourchon sur une chaise, à la porte de sa boutique, celui-ci fumait sa pipe au soleil, sans paletot, le gilet débraillé, en compagnie d'une chienne griffon blanc et orange dont la gueule haletait

et dont les mamelles pendantes s'aplatissaient sur le trottoir.

Les deux hommes se saluèrent.

— Un joli temps !

— Superbe.

— On aura beau dire, ça fait du bien.

— Sans doute, fit Coquidé.

— Vous venez de chez M. Pédoussault ?

— Tout juste.

— Les affaires ?

— Malades.

— Tant mieux pour les médecins ! proclama l'horloger. Et il se caressa la barbe, tandis que Coquidé ricanait de la plaisanterie, montrait ses dents jaunes de vieil écureuil.

— Hé ! hé ! c'est donc drôle ?

— Non, répliqua Coquidé, seulement je m'amusais en pensant à M. Rozes.

— Pourquoi?

— Il a le ver solitaire.

— Allons donc!

La nouvelle réjouissait l'horloger, lui dilatait la face, et comme Coquidé lâchait un rire incisif, à son tour il éclata en un gloussement qui enflait sa bedaine.

— Au revoir, dit Coquidé, pris de soif, on m'attend au cercle.

Et il n'avait pas encore tourné le coin de la grand'rue, quand l'horloger, tel qu'il était, la démarche lourde, sa pipe comme piquée dans sa barbe, se dirigea vers une maison voisine, afin de raconter la chose. Péniblement, à cause de la chaleur, sa chienne se leva et le suivit.

Près du cercle, Coquidé perçut un tapage de voix, un bruit fêlé de billes sur un billard ; il pressa le pas, traversa le magasin de parfumerie, entra dans une grande salle où une vingtaine d'individus étaient éparpillés debout, assis à des tables.

— Ah! ah! voici M. Coquidé, cria-t-on de toutes parts.

Lui, dès la porte, s'était confectionné un air lugubre, se ménageant un effet avec le bothriocéphale de Benjamin Rozes.

— Bonjour, fit-il.

A la ronde, on lui distribua des poignées de main, mais il demeurait imperturbable. Quelqu'un finit par s'en inquiéter.

— Eh bien, quoi?... ça ne va donc pas?

— Monsieur Rozes a le ver solitaire, proclama Coquidé...

— Le ver solitaire?

La nouvelle parcourut le cercle. — M. Rozes!... le ver solitaire!... Durant plusieurs minutes, on n'entendait que ces mots. Ils do-

minaient les conversations, s'élançaient d'un bout de la pièce à l'autre, se glapissaient, se chantonnaient, s'envolaient dans les fumées de tabac, allaient se noyer au fond de certains breuvages.

Certes, en temps ordinaire, un pareil trouble, jeté dans les entrailles du premier venu, n'aurait ému personne; mais cette fois, il fallait l'avouer, le hasard facétieux avait su choisir sa victime. Quelle tuile pour Benjamin Rozes!... pour ce diable de bonhomme Rozes si propret, si méticuleux, si facile à troubler! La situation apparaissait à chacun sous son véritable jour: irrésistiblement comique. Malgré la médiocrité du milieu, comme toujours, au spectacle d'une farce réussie, on riait, et comme toujours aussi, quand la farce n'est pas seulement un spectacle, de la méchanceté couvait sous les rires. Quelque chose encore chatouillait la gaillardise du cercle, c'était le côté malpropre de la maladie.

Pourtant, petit à petit, la grande salle reprit un aspect tranquille. Elle était très longue, tendue d'un papier jaunâtre à dessins verts, et le jour l'envahissait par cinq fenêtres, dont trois sur la rue, deux sur un clos où une chèvre paissait, entre des pommiers.

Un billard invalide, éraflé de coutures et de lignes crayeuses, achevait de s'y délabrer, et tout autour, appuyées contre les

murs, des tables en marbre noir, à égale distance les unes des autres, poissées de ronds luisants, donnaient à cet endroit affublé du nom de cercle l'effet navrant des salles de cabaret.

Deux joueurs tenaient le billard : le premier, maigre, avec un gros ventre, la mine d'un putois en mal d'enfant ; le second, solide et tumultueux, si robuste que le meuble craquait sous lui quand un coup allongé l'obligeait à se vautrer sur une bande.

— Rrran ! ça y est !... une vraie boîte à musique ! criait alors un petit être maflu, en train de jouer au piquet.

L'hercule partait d'un rire bruyant, terrible, d'un rire à faire danser les verres sur les tablettes d'un buffet. Et de temps en temps, selon la position des billes sur le tapis vert, on l'entendait proclamer : Vive la ligne !... Les lunettes au grand père ! — ou bien encore : Les amoureux, faut que ça s'colle !

Sans cesse il s'approchait de la même table, saisissait une chope, la vidait d'un trait, poussait un rugissement de satisfaction.

— A la santé de M. Rozes, disait-il.

La bière tombait dans son estomac avec un bruit mou.

— Garcon, une autre chope!

On le servait immédiatement.

Coquidé allait de groupe en groupe, buvait aussi, parlait et reparlait du ver solitaire, en faisait un reptile parfois indestructible. Pédoussault, s'il avait entendu son beau-père, n'aurait pu s'empêcher de le serrer dans ses bras.

Les billes du billard cliquetaient; certains individus s'abrutissaient en d'interminables parties de cartes; des gens ennuyés prenaient leurs chapeaux, sortaient, revenaient, puis ressortaient encore, et la sonnerie du magasin, à chaque instant, démontrait aux plus incrédules que le commerce était prospère.

Ce soir-là, dès six heures, le cercle fut vide, et la maladie de Benjamin défraya les curiosités; d'ailleurs, l'horloger avait colporté la nouvelle, l'avait même si bien agrémentée que, à cette heure, M. Rozes, en proie aux appétits de mille vers, ressemblait à un fumier, après la pluie. Les oreilles du pauvre homme de-

vaient lui tinter. — En tout cas, il n'était pas à la noce.

Son dîner achevé, il avait gagné son lit, laissant sa fenêtre entr'ouverte; mais comme l'épicerie Wathier-Museux s'ouvrait devant sa porte cochère, il entendait un vacarme peu habituel, un concert de voix exaltées qui lui fendillait l'âme.

La nuit tomba, l'atmosphère de la rue se fit

silencieuse; petit à petit, tout entier à un assoupissement tiède, Benjamin Rozes vit s'évanouir les formes éparses dans sa chambre. L'allumeur de réverbères passa; sa perche grinçait contre la targette des becs de gaz; et soudain, un coup de lumière s'enleva, vint se plaquer sur la tapisserie, au bout des rêves de l'ex-notaire. Les cloches de l'église, au loin, annonçaient une mort; des bruits montaient

de la maison, des bruits qui cessaient avec tranquillité, laissant autour du malade on ne sait quel vide ennuyeux. Benjamin, pelotonné entre ses draps, gisait sans force, sans volonté. Rien ne lui souriait plus; il se sentait inerte, et sa pensée flottait en proie à de profondes lassitudes, roulée comme une épave, apathiquement endolorie, mais agacée cependant. Benjamin Rozes compta les plis de ses rideaux; il y en avait trente-deux; une manie de compter toute chose l'envahissait... Un, deux, trois, quatre... quatre et quatre font huit... Il compta les bouquets de fleurs assombris sur le papier teint de ses murailles... Tic-tac, tic-tac... chantait la pendule... Il compta les va-et-vient secs du balancier;... puis les pieds tordus des chaises debout sur le parquet plein de reflets métalliques; il compta ses dents, les dîners où, depuis six mois, on l'avait invité, et plus il comptait, plus sa tristesse devenait poignante, l'énervait misérablement.

Cependant, des cris lui parvinrent; ils s'élançaient du faubourg le plus éloigné, se rapprochaient.

— Tiens!... un incendie! pensa M. Rozes.

Mais aucune caisse ne battant le rappel, il se leva en chemise, alla entr'ouvrir une fenêtre. Des pressentiments agitaient sa poitrine; une curiosité nerveuse l'incitait. D'un regard, il parcourut la rue en longueur. Dans le jour qui s'obscurcissait de plus en plus, les becs de gaz brûlaient avec des clartés pâles. La voûte de l'hôtel de ville semblait très profonde, et soudain, dans un tapage perçant, elle vomit une cohue de galopins qui arriva comme une trombe.

— Ah ça, finirez-vous votre vacarme, tas de moutards? beugla quelqu'un. Qu'est-ce que vous traînez là?

— Le ver de M. Rozes, répondit un enfant.

Du coup, l'ex-notaire apparut à sa fenêtre, se pencha tout entier, brandissant son poing, criant d'une voix stridente :

— Petits misérables!... petits misérables !

Le groupe s'éparpilla, disparut, pareil à une nuée de chauve-souris.

Benjamin regagna son lit; une colère froide le secouait.

— Mon Dieu! fit-il.

Et il appela :

— Louise!... Louise!

Sa femme ne tarda pas à venir, une lampe à la main, calme, le ventre éclairé par le rond de lumière de l'abat-jour.

— Tu as besoin de quelque chose?

— Non, répondit-il; viens te coucher.

Mme Rozes déposa la lampe sur la table de nuit, et sans étonnement, jadis élevée en vue de toutes les soumissions, elle se déshabilla, enfouit ses cheveux sous un bonnet à ruches, enleva ses bottines, roula sur ses jarretières jusqu'aux chevilles ses bas, qu'elle déposa sur une chaise.

Ses épaules étaient maigres; elle dégrafa son corset, pudiquement mit une chemise de nuit et se dirigea vers le lit conjugal.

— Fais-moi de la place, Benjamin.

Il recula, maussade, après avoir éteint la lampe. Le sommier craquait.

— Il faudra le faire arranger, dit-elle.

— Bonsoir, fit Benjamin.

— Bonsoir.

Ils s'embrassèrent. Mme Rozes pria Dieu pour ses enfants, puis s'endormit.

Le sommeil emporta aussi Benjamin Rozes,

mais il ne fut pas long à s'éveiller, mouillé de sueur, un tremblement aux reins. Un cauchemar lui montrait un être famélique, étendu contre lui, putride et rongé ainsi qu'un vieux vêtement. Toute la nuit, des spectacles atroces le hantèrent : c'étaient des animaux armés de gueules ouvertes comme des précipices, des mains glaciales et tâtonnantes qui lui massaient le ventre, des couleuvres dont la gueule fumait. — Il eut une vision obscène, d'un cynisme que sa conscience, en aucun cas, ne pouvait admettre. Et le temps s'allongea, finit par prendre les proportions exagérées d'un siècle.

Peu à peu, pourtant, le jour parvint à blanchir les vitres devant son insomnie, à rendre aux objets leur forme connue.

A six heures sonnant, Mme Rozes se leva, descendit à la cuisine, attendit Suzanne, commanda le déjeuner. A huit heures, Pédoussault était là, l'œil aimable, prétendait avoir oublié Benjamin, lui ordonnait une purgation composée d'eau de Sedlitz. Un enterrement passa sous les croisées du malade : le vicaire d'abord, en surplis, la croix entre les mains ;

deux chantres bien nourris; des enfants de chœur; le doyen; le bedeau, un vieux à barbe de singe, dont l'échine courbée s'inclinait vers la gauche, grâce au cercueil du nouveau-né qu'il portait comme un clerc d'huissier porte sa serviette. Une foule suivait : des femmes en deuil, des hommes d'aspect réfléchi, çà et là

quelques enfants. Tous, sachant Benjamin Rozes atteint de maladie, jetèrent un regard sur ses fenêtres. Il les vit, et sa tristesse en augmenta.

Durant cinq journées, Pédoussault purgea son client. L'ex-notaire ne quittait plus les cabinets. Il les avait accaparés, se consumait en

efforts superflus, s'y adonnait à la douleur, furieux quand on venait le déranger, s'écriant d'une voix rauque et comprimée :

— Il y a quelqu'un !

On l'entendait gémir du grenier. Des morceaux de ver l'abandonnaient, se cassaient péniblement, mais la tête d'aiguille du bothrio-

céphale résistait à la médication. Obligé de lâcher son fauteuil, de déguerpir à chaque minute sans crier gare, Benjamin Rozes, dès le second jour de son régime, avait refusé les visites de condoléance. Ces courses continuelles le lassant, sur les conseils de Pédoussault, curieux d'examiner les fragments du ver soli-

taire, on installa dans la chambre à coucher une antique chaise percée reléguée depuis plus de dix ans au fond d'un débarras. — Elle infecta la maison. — Suzanne avait beau courir dans les corridors, maintenir les odeurs sous un couvercle de sapin commandé exprès, elles s'échappaient néanmoins, s'emparaient des

armoires, du linge, promenaient partout leur puanteur tiède, malgré les courants d'air, malgré les branches de lavande que madame Rozes ne cessait de brûler.

Benjamin s'assombrissait encore. Les éternels bouillons gras lui soulevaient le cœur; il

n'avalait qu'avec dégoût les mouillettes jaunies par les œufs à la coque. Il ne conversait plus, ne voulait confier à personne le soin de chercher la tête de son bothriocéphale.

Armé d'une baguette, les lèvres plissées, gris de fièvre, après chacune de ses coliques, on l'apercevait fouillant la cuve de sa chaise avec anxiété.

— Eh bien? demandait madame Rozes.

— Rien..., rien! répondait-il.

Il attendait la tête de son bothriocéphale, le front vide, l'œil fiévreux. Telles, après un gros temps, lorsque la houle moutonne encore, les femmes des pêcheurs consultent l'horizon.

Tout rappelait à Benjamin son malheur : les bouts de ficelle, les cordons de souliers, la longueur de quelques objets.

Un immense découragement le saisissait, avait saccagé ses sentiments familials, ses instincts de gastronomie, de bien-être, le transformaient en une machine bruyante et patibulaire comme une bouche d'égoût. Et il traitait sa femme beaucoup plus mal que la dernière des domestiques.

Pédoussault supprima les purgations.

— C'est curieux, disait-il, en se frottant le bout du nez, je n'y comprends rien!... Ce bothriocéphale est d'une ténacité!...

Il recommanda au vieux notaire de reprendre le train-train de son ancienne vie.

— Recherchez les distractions, ajouta-t-il, et mangez des viandes saignantes.

Un matin donc, après cette recommandation, agacé par l'infatigable dévouement de sa femme, Benjamin se dirigea vers sa propriété du bord de l'Oise. Ainsi que les jours précédents, le temps était superbe, mais le bonhomme ne se ressemblait plus. Le long de ses jambes, son beau pantalon gris-perle avait l'air vieillot, et sa redingote tombait en cascades inaccoutumées. Il marchait, la bouche mauvaise, inquiet des rencontres à venir. Des touffes d'herbes, au pied des murailles, ressemblaient à de la verdure de cimetière. Rien n'intéressait Benjamin Rozes.

Il fila devant l'église, atteignit une ruelle en pente, descendit vers la vallée où, dans une profondeur, un bras de rivière bouillonnait au soleil sous les tournoiements répétés d'une roue mue par la vapeur. Il côtoya une rangée

de tanneries; des peaux séchaient pendues à des crocs jaunes de rouille. Sur un talus hérissé de buissons et de ciguës étalées comme des parasols, une volée de moineaux le regarda passer. Le toit de sa maisonnette lui apparut;

il s'allongeait d'un bleu sombre entre des troncs de peupliers dont la cîme papillotait. Les feuillages étaient pleins de ciel. Benjamin ouvrit la barrière qui séparait son immeuble du chemin. Un grand soupir le soulagea : il

n'avait rencontré personne. La solitude du lieu l'écrasant, ses yeux s'humectèrent. Il s'approcha de l'eau, se laissa tomber sur une chaise, sa chaise! installée contre un tamaris, et longtemps il demeura plongé dans une contemplation morose, l'esprit bercé par le murmure de vie qui s'exhalait du paysage. Une lame de soleil descendit sur son épaule; la pesanteur de ses jambes l'accablait. Alors, clairement, au milieu de sa somnolence lucide, il vit le gravier de la rivière au-dessus duquel des flottes de petits poissons remontaient le courant, se piquaient d'étincelles.

— Suis-je assez malheureux! pensa Benjamin.

En face de lui, une branche cassée ridait la surface de l'Oise. A sa droite, sous la hauteur des arbres, dans un demi-jour vert très-fin, la rivière faisait un coude, coulait comme une masse de plomb, à peine troublée par le zigzag leste d'un poisson, par le voyage d'une feuille tombée. Sa barque était vaseuse. Un rateau gisait près de sa chaise. Aucune douceur ne descendant en Benjamin Rozes, il retourna chez lui.

Pendant quinze longues journées, il vint de même à sa proprieté, afin de se distraire, tout vibrant d'intentions, mais les distractions ne voulaient plus de lui, et ses projets s'éloignaient comme l'eau de la rivière, de façon monotone. Néanmoins il s'acharnait à revenir.

Et une après-midi, plongé dans son étrange sommeil, il se tenait assis contre le tamaris, quand une grosse voix le réveilla en sursaut :

— Hé!... Benjamin.

— Quoi? fit-il... Tiens!... Alfred...

— La porte est-elle ouverte?

— Je crois que oui.

— Un homme entra, les mains ornées de gants beurre frais. Il avait le visage couperosé, l'œil vitreux, une moustache grise, taillée en brosse. C'était le frère de M. Rozes qui se décidait à lui revenir, bien que, huit mois auparavant, des affaires d'intérêts les eussent à peu près brouillés.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Ça ne va toujours guère, répondit Benjamin.

— Pourquoi n'es-tu pas à Paris?

— Ah oui... c'est vrai !... Paris.. Je n'y avais pas pensé.

— Ton Pédoussault est un filou.

— C'est que... déclara Benjamin.

— Quoi ?

— Il ne sera peut-être pas content.

— Qu'est-ce que ça te fait ?... Je quitte ta femme... Nous sommes d'accord... En route ! il y a un train pour Paris à trois heures. Ta malle est prête. — Je t'accompagne.

A trois heures, le train emportait les deux frères.

Trois décoctions de racine de grenadier guérirent M. Rozes.

Il ne salue plus Pédoussault.

BIBLIOTECA

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

pour paraître vers la fin mars

Contes

ÉROTICO-PHILOSOPHIQUES

PAR

Beaufort d'Auberval

Edition de bibliophile, réimprimée sur l'unique et rarissime édition de Bruxelles (1818), illustrée d'un

REMARQUABLE FRONTISPICE

ET DE

66 TRÈS CURIEUX DESSINS TÊTES DE PAGES (*inédits*)

un superbe volume petit in-8°, papier de luxe. Prix : 20 francs

Beaufort d'Auberval, gentilhomme français, réfugié en Belgique vers 1815, y publia ce recueil de Contes érotico-philosophiques auquel il attacha son nom, et qui vit le jour à Bruxelles en 1818. Il fut tiré à un nombre très restreint d'exemplaires, et malgré la médiocrité et l'incorrection de l'édition, les copies se vendent aujourd'hui à des prix fabuleux.

Le livre se compose de 66 contes gaillards, facétieux, satyriques et spirituellement piquants, faits à l'imitation des maîtres du conte gaulois, et qui ne restent jamais en retard sur eux. *Aucun de ces 66 Contes n'est la reproduction ou la contrefaçon d'une pièce prise dans un autre recueil* et réhabillée, comme il arrive souvent, pour les besoins de la cause. Beaufort d'Auberval était trop nourri de Rabelais et trop pantagruéliste pour manquer le mot pour rire ; aussi, sachant de bonnes histoires, sut-il les utiliser en écrivant ces grasses gaillardises entrelardées de crudités gauloises, mais qui toutes portent un haut cachet littéraire. — Ce livre n'a pas été précisément écrit pour les jeunes filles, mais s'il fait crier *shocking* aux vieilles dévotes ou aux respectables dames qui coiffent Sainte Catherine, la vraie morale n'a point à s'en effaroucher. Du reste, pour couper court à toute récrimination à ce sujet, nous déclarons n'imprimer ce volume qu'à 300 exemplaires et le destiner uniquement aux bibliothèques des amoureux du livre et des collectionneurs endurcis : les bonnes âmes peuvent donc dormir en paix, nous n'aurons point la témérité d'en demander l'inscription dans le catalogue classique des lycées et des colléges.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002483765b

CE

CE PQ 2275
.H24B4 1882
COO HENNIQUE, LE BENJAMIN ROZ
ACC# 1223331